

Adrien Fontanellaz : les formes de conflits africains

Autor(en): **Chambaz, Grégoire**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2017)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-781619>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Adrien Fontanellaz au pupitre lors de la dernière édition du Security Forum sur le thème « Kamikaze : Arme de guerre ? » le 21 mars dernier. Son intervention portait sur la perspective militaire des Tigres noirs du LTTE. Celle-ci est visionnable à l'adresse : <https://mediaserver.unige.ch/play/100988> (à 1:33:50). Photo © A+V.

Afrique

Adrien Fontanellaz: Les formes de conflits africains

Cap Grégoire Chambaz

Rédacteur adjoint, RMS+

Adrien Fontanellaz est historien militaire, membre du Comité scientifique du CHPM et un observateur régulier des conflits africains. Depuis cinq ans, il travaille sur les conflits nés de la décolonisation en Afrique. A ce titre, il est coauteur de deux ouvrages sur la question. Dans cette interview, Adrien Fontanellaz décode pour la RMS les représentations, idées fausses, particularités et caractéristiques des conflits africains. Il se positionne en faveur d'une nouvelle posture dans l'analyse de l'histoire militaire africaine récente. Et enfin, il s'essaye à dégager des enseignements qui pourraient en être tirés pour les forces armées occidentales.

RMS: Adrien Fontanellaz, merci de répondre à nos questions. Avant tout, que pouvez-vous nous dire de l'état de la conflictualité africaine dans le champ académique ?

Adrien Fontanellaz: L'étude des guerres africaines depuis les indépendances présente un tableau contrasté. D'un côté, le monde académique y prête beaucoup d'attention et l'aborde via une multitude de prismes différents. Il en découle un corpus extrêmement riche. Néanmoins, la dimension militaire ou opérationnelle de ces conflits est peu étudiée, ou alors indirectement.

RMS: Dans ce cadre, que peut-on savoir et ne pas savoir sur ces conflits? Quelles sont les principales idées reçues majeures à ce sujet?

AF: Répondre à cette question implique de revenir sur l'historiographie de ces conflits. La majeure partie des publications traitant spécifiquement des opérations militaires sur le continent depuis les années soixante se rapportent soit à des opérations menées par des forces occidentales, soit à celles de mercenaires ou encore à celles des forces armées rhodésiennes et sud-africaines.

Dans le même temps, certains conflits ont suscité une attention médiatique beaucoup plus importante que d'autres. La guerre civile en Sierra Leone a ainsi beaucoup plus marqué les imaginaires que d'autres

conflits – parfois d'une magnitude bien supérieure – qui se déroulaient en même temps. On peut penser par exemple aux deux guerres du Congo entre 1996 et 2002 ou encore aux dernières phases de la guerre civile angolaise.

Cet intérêt sélectif s'est également porté sur des phénomènes précis comme l'usage des enfants-soldats par des groupes aussi sanguinaires que militairement peu efficaces, à l'image du Revolutionary United Front ou des West Side Boys en Sierra Leone. Plus récemment encore, le phénomène Boko Haram a fait couler beaucoup plus d'encre que les opérations menées par les troupes ougandaises, kenyanes ou encore burundaises en Somalie.

Du fait de cette focalisation, l'ensemble des acteurs des guerres africaines sont appréhendés au travers d'un nombre limité de cas depuis plusieurs décennies. In fine, et en forçant un peu le trait, les forces gouvernementales africaines sont ainsi largement perçues comme par nature divisées, corrompues et inefficaces, et les groupes insurgés comme sanguinaires et désorganisés.

RMS: Succinctement, que faut-il retenir des spécificités des conflits africains? Comment évaluer leurs caractéristiques par rapport à la situation européenne?

AF: Il en effet existe quelques points communs spécifiques à l'Afrique. Les belligérants opèrent sur des théâtres d'opérations pauvres en infrastructures et avec des effectifs réduits en rapport avec la taille de ces théâtres. Autre point commun, la plupart des forces armées de l'Afrique subsaharienne disposent de moyens comparativement limités. Les défis qu'elles ont dus et doivent encore surmonter sont immenses.

Mais c'est à mon sens à peu près tout. Non seulement les différences géographiques sont majeures d'une région à

une autre, mais les belligérants et parties prenantes d'une seule et même guerre peuvent évoluer très différemment les uns des autres. En Ouganda, dès le début des années huitante, une dizaine de groupes insurgés vont s'opposer au régime de Milton Obote. Pourtant, un seul d'entre eux arrivera au pouvoir en 1986, après avoir vaincu l'armée gouvernementale et les autres mouvements insurgés grâce à son entraînement et son organisation bien supérieure..

Autre exemple : durant les années huitante, le régime du Derg en Ethiopie est confronté à une multitude de groupes insurgés. Ceux-ci n'ont pour la plupart qu'une capacité de nuisance, avec deux exceptions majeures : le Front populaire de libération de l'Érythrée (FPLE) et le Front populaire de libération du Tigray (FPLT). Quasiment partis de rien et dépourvus de soutiens extérieurs, ces deux fronts se transforment rapidement en puissantes machines de guerre. Pourtant, leur art opératif diffère, alors qu'ils sont apparus dans une même zone géographique et qu'ils combattaient un même ennemi.

RMS: Qu'est-ce que cela veut dire de l'approche occidentale de ces conflits? Est-ce qu'une autre posture intellectuelle serait nécessaire pour les étudier?

AF: Chaque conflit, et chacun de ses acteurs doit à mon sens être étudié en lui-même et par lui-même, dans le contexte qui lui est propre. Il ne viendrait à l'idée de personne d'étudier une armée européenne durant le siècle des Lumières, puis d'affirmer que cela permet de définir l'ensemble des armées engagées dans des guerres sur le continent européen du demi-siècle suivant.

Dans le même temps, des experts comme Eeben Barlow (fondateur d'Executive Outcomes) ne se privent pas de dénoncer l'inadaptation complète des conseils prodigués aux armées africaines par les missions d'instruction militaire occidentales actives dans ces pays. Selon lui, ces dernières s'efforcent en effet de plaquer «Hors sols» leurs modes de pensée et d'action sans les adapter au contexte local.

RMS: Enfin, quels seraient les enseignements (détailler?) à retirer de ces conflits et formations militaires pour les forces armées européennes?

AF: Depuis maintenant des décennies, les forces européennes peuvent compter sur une logistique importante et opèrent avec le bénéfice d'une suprématie aérienne totale. Partant, il peut être utile de s'intéresser aux solutions mises en œuvre par des forces opérant dans des conditions moins favorables.

A certaines occasions, les formations militaires africaines ont pu faire preuve d'une audace et d'une inventivité inouïe. Pour prendre un seul exemple, qui sait que l'APR en 1998 a tenté de prendre Kinshasa en établissant un pont aérien de fortune reliant Goma à Kitona, soit sur une distance de 1'500 kilomètres?

Autre point prégnant, certaines de ces forces africaines ont dû augmenter leurs effectifs très rapidement, avec des conséquences catastrophiques dans certains cas, mais pas dans d'autres¹. L'analyse de ces expériences peut présenter un intérêt pour des armées occidentales – saignées à blanc par les coupures budgétaires – devant peut-être un jour remonter très rapidement en puissance.

RMS: Pour terminer, pourquoi continuer d'étudier les conflits de petite échelle? Quelle pertinence pour l'historien et les forces armées européennes?

AF: Certaines armées européennes sont amenées à se déployer en Afrique. Connaître l'histoire militaire locale contribue tout simplement à une meilleure anticipation des risques. Ces questions se posent différemment pour l'historien militaire, moins concerné par des aspects utilitaristes. De fait, chercher à comprendre et à restituer du mieux possible des campagnes passées est une démarche qui se suffit à elle-même.

Propos recueillis par le cap Grégoire Chambaz

Portrait express : Adrien Fontanellaz, historien militaire

Autodidacte et chercheur indépendant, Adrien Fontanellaz est historien militaire. Ses thématiques d'intérêt varient de l'histoire militaire classique (romaine, napoléonienne et suisse) aux petits conflits contemporains (en Afrique et au Sri Lanka) en passant par la Seconde Guerre mondiale (sur le front pacifique et chinois). Depuis 2012, il publie ses billets sur son blog *Militum Historia*. En 2013, il cofonde le blog collectif *L'autre côté de la colline*, qui fait actuellement référence sur les acteurs militaires et conflits méconnus dans l'histoire. En 2013 il commence à collaborer sur les conflits contemporains avec Tom Cooper (déjà auteur de plusieurs volumes sur ces sujets). Dans ce cadre, ils publient en 2015 deux ouvrages: Le premier traite des guerres et insurrections en Ouganda de 1971 à 1994*, alors que le deuxième se focalise sur le Front patriotique rwandais de 1990 à 1994**. Enfin, il rejoint en 2014 le Centre d'histoire et de prospective militaire de Verte-Rive, à Pully, dont il intègre le Comité scientifique en 2017.

Actuellement, il travaille sur l'histoire militaire des guerres civiles Sri-Lankaise et Éthiopiennes. Il publiera prochainement une série de deux volumes sur les guerres qui touchèrent l'Éthiopie entre 1961 et 2002. Il peut être suivi sur son blog: <http://histoiresmilitaires.blogspot.ch>, ou sur le blog collectif *L'autre côté de la colline*: <http://lautrecoatedelacolline.blogspot.ch>.

* Tom Cooper et Adrien Fontanellaz, *Africa@War 23 : Wars and Insurgencies of Uganda 1971-1994*, Helion & Company, décembre 2015, 72 p.

** Adrien Fontanellaz, et Tom Cooper *Africa@War 24 : The Rwandan Patriotic Front 1990-1994*, Helion & Company, décembre 2015, 72 p.

1 Ndlr : Voir l'article de l'auteur ci-après.